

Soleil «canin» et petits baigneurs des marigots

Sans doute que cette «lettre» irritera son habituel lecteur, tant la légèreté du sujet lui semblera en décalage avec la raison d'être même de cette chronique. Or, quand bien même ce genre de griefs aborde une question foncière concernant les catégories en vigueur dans les espaces d'un journal, rien, par contre, n'interdit quelques dérogations lorsque la démesure climatique s'avère plus assommante que les contre-vérités d'un communiqué annonçant la tenue d'un rarissime Conseil des ministres. En un mot comme en cent, la canicule, cette «petite chienne» astrale qui donna son nom à l'inférieure incandescence solaire, souligne, bien mieux que toutes les descriptions, l'injustice sociale qui sépare la fameuse «société climatisée» du reste...

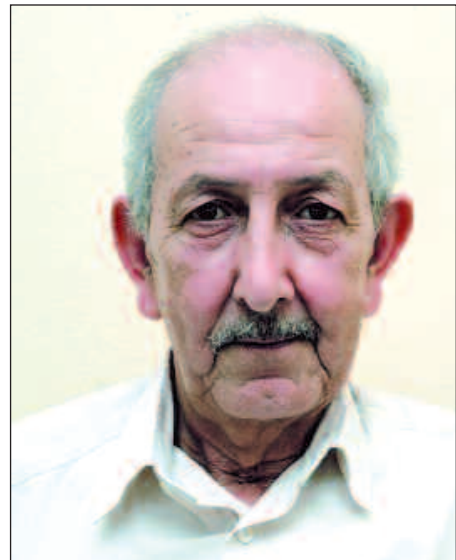
Comme on le devine, l'été est la saison de la mise à nu (sans jeu de mots) de toutes nos différences et nos indigences. Car il est bien rare que dans les provinces de l'arrière-pays, cette période est saluée comme une joie collective. Dans ces territoires de l'insolation, le soleil est avant tout perçu comme une menace au lieu d'être fêté comme l'annonceur d'une résurrection. De plus, la paupérisation qui a ressurgi actuellement rend de plus en plus hypothétique l'accès aux festives migrations vers les rivages océaniques. De cet interdit économique privant d'abord des ribambelles d'enfants d'un visa vers la clémence marine naquirent justement les petits bons-hommes des marigots. Une étonnante engence qui prend le risque de se rafraîchir dans quelques eaux stagnantes au cœur des villes. Leur présence quotidienne auprès de la moindre mare d'eau témoigne de l'échec le plus injustifiable de la sollicitude de cet Etat... Ils ont entre 8 et 14 années et comme de juste, ils ne sont

pas plus hauts que les inutiles rambardeurs ceinturant les rares plans d'eau encore en fonction.

Chaque après-midi, au moment où le soleil décline et que l'atmosphère devient moins étouffante, ils investissent cette mer imaginaire afin de faire trempette. Canards barbotant au cœur de l'été, ils font partie de la prime enfance orpheline de vacances. Des laissés-pour-compte des bains marins subventionnés parce qu'ils sont les pauvres des pauvres jamais recensés. Des chiens perdus sans colliers. Animés d'une grande complicité entre eux, ils se donnent le mot afin de se retrouver au bord de ces mares de fortune jamais nettoyées et jamais aseptisées par un quelconque service communal. Mais peu leur importe le risque de maladies, ils n'en connaissent d'ailleurs ni le sens des mots qui les désignent, ni comment s'en prémunir. Impénitents errant au cœur de la canicule ils vont à l'instinct, seulement guidés, parfois, par le bouche à oreille vers ces improbables rivages pollués où les eaux sont aussi dormantes que leurs parents sont assoupis par l'extrême misère. Bronzés du macadam, ils connaissent tous les marigots d'une ville pourtant si proche pour certains de la mer mais si lointaine pour eux que l'on a condamnés à la réclusion estivale. C'est dire que survivre en juillet sur ce rocher d'enfer n'est jamais simple. Ici l'appel à l'évasion n'a jamais eu le sens que lui donnent les prospectus touristiques. Il évoque plutôt le désir de se soustraire avant tout à l'incarcération solaire. Or, puisque tout semble fichu et sans appel pour cette enfance en rade, ne vaut-il pas mieux changer en quelque sorte de caravane et s'en aller accompagner les privilégiés de seconde zone ? Ceux qui parviennent tout de même à transhumer vers des rivages cléments.

Embarquons vite pour une excursion entre la fournaise constantinoise et la brise skikdie. Voyage initiatique seulement l'été et pourtant coutumier

pour les adorateurs du Rhumel. Car Skikda a de tout temps été un refuge et une retraite contre la mortelle canicule plutôt qu'une destination élective. En somme, l'on ne choisit pas de s'y rendre mais l'on est contraint de s'y retirer momentanément. A ce propos, les géographes et les historiens ont eu souvent la précision approximative pour les premiers et l'évocation peu illustrative chez les seconds. Eux dont les savoirs consistaient, soit à mesurer les distances, soit à entretenir la légende, ignorèrent cependant l'illusion magique qui met en phase un «ici» et un «ailleurs». Ainsi en est-il de certaines villes dont la rugosité continentale est notoire alors qu'elles ne respirent que par des bronches océanes. A l'inverse, il en est d'autres dont l'intimité marine est tout à fait accidentelle. En effet qui ne connaît pas ces villes tendant leurs tentacules urbaines vers la mer quand d'autres demeurent fâchés avec l'univers liquéfié qui se trouve à leurs pieds ? De ce fait, Constantine se réfugie effectivement dans Skikda, considérée comme son supplément d'âme. D'où le tutoiement ancien qui les lie et donne à Constantine l'impression qu'elle aussi a été accouchée par l'univers liquéfié. Cela dit, nous voici dans un arpentage particulier, celui qui n'est revisité que par les «sens». Cette sensibilité qui est captée par le discret appel de la mer au moment où le complot du soleil et de la roche rend insoutenable les jours. Ainsi, les Constantinois de souche ont légué à leur descendance citadine cette posture consistant à rendre visite à Skikda comme on le ferait à une vieille cousine ignorée tout le long de l'hiver précédent. La mer par conséquent ne se visite que dans une sorte d'allégeance païenne encore présente dans les habitudes des vieilles familles patriciennes. Complément du rocher, la mer est adoubée comme le prolongement mythique et mystique sans lesquels les saints tutélaires ne sauraient être convenablement honorés. D'ailleurs dans un lointain passé,



Par Boubakeur Hamidechi
boubakeur.hamidechi@yahoo.fr

les femmes «d'ici», lorsqu'elles abordaient ces rivages, consacraient leur premier contact à de véritables ablutions mystiques. Puis, dans un rituel immuable, elles ramenaient de ce séjour des flacons de son eau.

Talisman de jouvence et promesse d'un retour : telles étaient les significations de cette révérence à la mer. Autres temps, autres mœurs, dit-on. De nos jours, cette relation cérémonieuse avec l'océan est certes tombée en désuétude, mais la passion marine, elle, est demeurée intacte. Le Constantine qui s'y attache, en ayant fait de Skikda son bastingage, a cependant de plus en plus de difficultés à s'y rendre en masse et pour de longs séjours. Destination des petites gens et des modestes bourses, elle est devenue inaccessible par la faute de ce retour à la précarité que beaucoup de ménages connaissent. D'ailleurs les enfants qui peuplent les jets d'eau constantinois n'en sont-ils pas la preuve ? Eux qui sans amertume réinventent la magie de la mer, attendent toujours la révélation grâce à laquelle ils découvriront cette immense mare à l'horizon infini.

B. H.

Le Soir sur Internet :
http://www.lesoirdalgerie.com
E-mail :
info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
@hakimlaalam



Thierry La Fronde trahi par Petit-Jean !

Pourquoi le dernier Sommet arabe de Nouakchott a-t-il été brutalement écourté ? Parce que les...

...Blagues les plus courtes sont souvent les meilleures !

Petit Jean ? Petit Jean ? Mais où ai-je déjà entendu un nom pareil ? Je suis quasiment certain d'avoir déjà rencontré une telle sonorité patronymique. Je triture mes mémoires, je cherche et essore les derniers lambeaux de ma vieille cervelle usée, et enfin, je retrouve au fond de mon grenier ma très ancienne collection des *Aventures de Thierry La Fronde*. Parce qu'en ce temps-là, voyez-vous, avant de regarder sur l'ORTF le héros en collants moulants faire des misères aux méchants et aux riches et rendre justice aux pauvres, nous lisions Mōssieur ! Oui, nous lisions. Et donc, je vous le donne en mille, qui est Petit Jean ? Un compagnon de Thierry La Fronde ! Un prêtre, membre de la célèbre et fictive bande de justiciers «forestiers». Et là, je me frappe le front ! Des décennies après ces ravissements livresques, après ces moments délicieux à suivre Thierry La Fronde et sa troupe dans les forêts, où en est aujourd'hui la France ? C'est un «Petit-Jean», Abdel-Malik-Nabil Petitjean qui a assassiné le... prêtre de la paroisse ! Oui, je sais que ça peut paraître

tordu. Les choses de la vie, lorsqu'elles croisent forcément la fiction le sont aussi parfois, tordues ! Mais jamais tout à fait par hasard. Et il me semble qu'il ne sert plus à rien aux analystes des services de sécurité français, ni à leurs homologues occidentaux de zyeuter de manière obsessionnelle du côté du Maghreb ou du Proche-Orient pour essayer de comprendre ce qui arrive à la vieille Europe de Thierry La Fronde et de Robin des Bois. Les hordes de tuteurs sont dans les murs, derrière ces façades de cités aux apparences tellement calmes et quêtes. Dans le cœur même de petites bourgades, lesquelles en d'autres temps moins tourmentées auraient sûrement décroché le Prix annuel du village le mieux fleuri ou du hameau le plus attrayant dans le guide du Routard. Les Petit Jean bourreaux des prêtres n'ont plus qu'un encreur virtuel avec les «terres de combat» dites d'islam ! La menace est blonde aux yeux bleus. Elle est Poitevine ! Elle est Normande. Elle est Picarde jusqu'au plus petit gramme de fromage du terroir et de cidre local. Si l'on a l'intelligence de comprendre cela, on revoit et on réactualise les fiches «S», on se concentre plus sur les frontières entre le Limousin et l'Auvergne que sur le hall des arrivées internationales à Roissy ! Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.